

COLOMBINE

OU

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX,
COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. CARMOUCHE ET P. VERMOND,

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
théâtre des Variétés, le 12 mars 1850.*



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,
RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,
Et le soir au Théâtre Royal.

—
1850

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TERESA BALLETI.	M^{lle} DÉJAZET.
SANTEUIL.	MM. MUTÉR.
L'OLIVE.	KOPP.
CHOEUR DE DIFFÉRENS PERSONNAGES	
DE LA COMÉDIE ITALIENNE.	

*La scène se passe chez la duchesse du Maine, au
château de Chantilly, en 16...*

*S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. ROU-
BIÈRE, directeur de l'AGENCE-THÉÂTRALE, rue Fossé-
aux-Loups, 9, à Bruxelles.*

COLOMBINE.

Le théâtre représente une petite chambre : le fond à pans coupés, Porte au milieu. A gauche, une fenêtre ; quand elle s'ouvre, elle donne sur une terrasse à balcon qui laisse voir la campagne au loin. A droite, une alcôve formée par des rideaux : portes latérales à droite et à gauche ; un grand fauteuil, dit du MALADE IMAGINAIRE, à droite ; un autre fauteuil et une bergère, à gauche ; chaises, un bureau avec écritoire et cinq ou six plumes dedans, un paravent ; à droite et à gauche, deux consoles à l'avant-scène. Sur celle de droite est une pendule ; sur celle de gauche, un vase du Japon, et au-dessus un petit miroir.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OLIVE, seul, un plumeau à la main, époussetant, rangeant bureau, chaises, etc.

Là !... le fameux M. de Santeuil peut arriver au château quand il voudra. Toutes les fois qu'il vient à Chantilly, chez M^{me} la duchesse du Maine, elle me colloque à son service... Bien obligé !... C'est qu'avec ce vieil original... il vous revient plus d'*horions* que de pourboires... Sont-ils drôles, ces poètes... ça vit comme des moineaux francs... ça perche tantôt sur un arbre, tantôt sur un autre... et les grands seigneurs, qui les logent et les nourrissent !... ils mettent de la gloriole à dire : J'ai dans mon château trente chevaux, cinquante chiens de chasse, et un poète !... (*On entend la voix de Santeuil.*) Ah ! ah ! j'entends mon maître numéro deux... toujours gai !...

SCÈNE II.

L'OLIVE, SANTEUIL.

Santeuil entre par le fond, vêtu avec un désordre assez bizarre, bonnet noir, sans chapeau, habit brun, un manteau, un portefeuille, une valise.

SANTEUIL, fredonnant.*

Un chanoine de l'Auxerrois...

* S. L'O.

(Il se débarrasse en entrant de sa valise qu'il dépose au fond sur une chaise.)

L'OLIVE.

Salut, M. de Santeuil !

SANTEUIL, *distrain et le saluant.*

Je vous salue, mon ami !...

Il pose son portefeuille et son manteau sur un fauteuil à gauche.

L'OLIVE, *voyant son erreur.*

Je n'ai pas cet honneur... je ne suis que votre domestique... l'Olive...

SANTEUIL, *le regardant de travers.*

Ah ! oui !... c'est toi qui m'as tant fait enrager, il y a deux mois ?...

L'OLIVE, *reculant en saluant.*

Monsieur a bien de la bonté de se rappeler...

SANTEUIL, *avec fierté.*

Dieu merci, me voilà à Chantilly... dans ce palais hospitalier qui s'honore de me recevoir !...

L'OLIVE.

Plusieurs personnes sont déjà venues s'informer si monsieur était arrivé.

SANTEUIL.

Comme si un grand homme était une bête curieuse... (*Avec naïveté.*) C'est donc cela que les cours du château sont pleines d'équipages ?...

L'OLIVE, *vivement.*

Oh ! ce ne sont que parties de chasse, concerts, bals. Il y a même comédie... on a fait venir de Paris...

SANTEUIL.

L'Opéra ?...

L'OLIVE, *gaiement.*

Oh ! non, pas l'Opéra ; on veut s'amuser... on va jouer la comédie italienne !

SANTEUIL, *avec un mouvement d'humeur.*

Que la peste l'étouffe !... voici tantôt quinze jours que ses comédiens me persécutent... des drôles pareils qui veulent se mettre sous la protection de mongénie...

L'OLIVE. Et pourquoi donc ça?...

SANTEUIL.

Parce que dernièrement les pantoufles de M^{me} la duchesse du Maine se sont trouvées enveloppées dans du vieux papier...

L'OLIVE, qui l'interrompt.

Je ne saisis pas le rapport de ces pantoufles avec vous.

SANTEUIL.

Ce vieux cahier de papier était une comédie mythologique... intitulée *Les amours de Vénus*... A l'âge de dix-neuf ans, bien avant de savoir que je prendrais un jour l'habit de chanoine... séduit par les aventures de Mars...

L'OLIVE, avec curiosité.

Ah!... Un ancien général du temps d'Henri IV?

SANTEUIL, qui hausse l'épaule.

Je m'étais exercé sur les amours de Vénus...

L'OLIVE, d'un air surpris.

A dix-neuf ans, vous vous exerciez aux amours?

SANTEUIL.

Mais, non!... j'avais composé là-dessus un poème, une comédie-ballet, une chose monstrueuse... que ces malheureuses pantoufles ont remise au jour... et l'on s'est fourré dans l'imagination d'obtenir mon aveu pour que cela fut représenté sur le théâtre des Italiens.

L'OLIVE, avec joie.

Oh! ça serait fameux!... laissez-les faire... vous me donnerez un billet... j'irai vous claquer!

SANTEUIL.

Voir le nom de Santeuil... voué aux panégyriques des saints, aux hymnes religieux... mêlé à celui de ces baladins?... jamais! jamais!... leurs protecteurs ont beau m'accabler de sollicitations... je les ai pris en grippe, rien que d'entendre parler d'eux... ça me donne des crispations... (*Il passe à droite.*)

L'OLIVE, riant.*

Alors, quand vous les voyez, vous devez être...

Il simule une crise de nerfs.

SANTRUIL, *vivement.*

Moi, je ne sais pas comment ils sont faits... je ne les ai jamais vus !...

L'OLIVE.

Ils sont pourtant bien cocasses !... et les comédiennes, sont-elles accortes !... aussi, moi, je me propose de me glisser ce soir à la comédie, dans un petit coin, et de rire tout mon saoul !

SANTRUIL.

Je te le défends.

L'OLIVE, *fâché.*

Ah ! mais, permettez donc... je ne suis pas chanoine, moi...

SANTRUIL.

Tu resteras ici, pour me garder, pour fermer ma porte, qu'on ne me trouble pas dans mes inspirations !... j'ai tant de travaux !... mais, je me sens en veine, ça va couler de source... (*Regardant sur le bureau.*) J'ai de l'encre?... bien... je vais monter sur l'Hélicon !... (*Il va prendre son portefeuille à gauche et revient au bureau à droite, arrange ses papiers et s'installe, l'Olive l'aide.*) Là... enveloppe-moi dans ce paravent...

L'OLIVE.

Oui, monsieur...

SANTRUIL.

Si je ne reste pas seul... malheur à toi !

AIR : *Allez, emblème des masses.*

Que personne, dans ces lieux,
N'entre par force ou par ruse,
Je vais recevoir ma muse,
Eloigne-toi de mes yeux !

(L'Olive l'enferme dans le paravent de manière à le séparer du reste de la scène, en le laissant voir de face au public. Il se croise les mains dans son fauteuil.)

Me voilà, c'est ce qu'il me faut,
Comme un bienheureux dans sa niche.

• L'O. 8.

L'OLIVE, riant, à part.
 Dans c'te cabane, bien plutôt,
 Il aura l'air d'un vieux caniche !

ENSEMBLE.

SANTEUIL.

Balourd, fuis loin de mes yeux,
 Je vais invoquer ma muse !...
 Et que, par force ou par ruse,
 Personne n'entre en ces lieux !

L'OLIVE

Pour vous troubler en ces lieux,
 Allez, je n'suis pas si buse !
 Ne croyez pas que j'm'amuse,
 En restant là d'vant vos yeux !

L'OLIVE. Je vais fermer la porte...

SCÈNE III.

LES MÊMES, TERESA.

TERESA, qui a paru sur le seuil de la porte du fond,
 pendant l'ensemble.*

Ah ! ah ! il paraît que j'arrive à temps...

L'OLIVE, à mi-voix.

Hein ! Pardon, madame, vous ne pouvez pas entrer.

TERESA, riant, à mi-voix.

Tu vois bien que si, puisque me voilà !... chut !...

Elle lui glisse un louis dans la main.

L'OLIVE, de loin, et vivement.

Monsieur, c'est une visite qui vous arrive...

Il sort vivement par le fond en emportant le manteau et la valise de Santeuil.

SCÈNE IV.

TERESA, SANTEUIL.

SANTEUIL.**

Au moment où je lui dis... (Criant.) Je n'y suis pas... je n'y suis pas...

TERESA, d'une voix douce.

Ah ! M. le chanoine !... c'est bien mal de mentir !

* T. L'O. S. ** T. S.

SANTEUIL, *se levant brusquement.*

Hein ! une voix de femme... (*Tirant à lui le paravent.*) Ne franchissez pas ce paravent!... (*Avec malice.*) Je suis en train de m'habiller... Je ne suis pas vêtu!...

TERESA.

Oh ! je respecterai votre négligé!... mais j'ai pensé que la consigne ne regardait pas les dames... que vous étiez trop galant pour cela.

SANTEUIL, *rapidement.*

Je ne suis pas galant, je suis chanoine.

TERESA.

L'un n'empêche pas l'autre... à ce qu'on dit... et je désirais vous voir...

SANTEUIL, *avec une brusquerie plaisante.*

Je ne me fais pas voir... je suis trop laid.

TERESA, *riant.*

Eh bien ! je désire me montrer à vous !

SANTEUIL, *avec ironie.*

Ah!... par la raison inverse?... Je ne suis pas connaisseur... et encore moins curieux.

TERESA, *d'un ton malin.*

Tant pis... peut-être y perdez-vous!...

SANTEUIL.

Ah ! bon ! Vous mouriez d'envie de me dire que vous êtes jolie!... tant mieux pour vous et pour les autres!...

TERESA, *piquée.* Comment, les autres?...

SANTEUIL.

Eh bien ! un autre... Votre mari.

TERESA, *d'un ton de prière.*

Je n'en ai malheureusement point... je viens vous trouver pour en avoir un.

SANTEUIL.

Je n'en tiens pas!...

TERESA, *insistant.*

Je suis Teresa Balletti, de la comédie Italienne, surnommée Colombine...

SANTEUIL, *bondissant sur sa chaise.*

Colombine!... Bonté divine ! une actrice chez moi!...

TERESA.

Oh! n'ayez pas peur... je ne vous enlèverai pas! je viens de la part de M^{me} la duchesse du Maine, qui a bien voulu me donner un billet pour vous...

SANTEUIL.

Eh bien... jetez-le-moi!

TERESA, *riant*.

Par-dessus votre bastion?... Je dois le remettre en votre main.

SANTEUIL, *montant sur son fauteuil et passant le bras par-dessus le paravent*.

Eh bien!... remettez...

Teresa le lui tend, il retire vivement la lettre.

TERESA.

Elle vous prie pour les pauvres comédiens Italiens, et vous invite au spectacle de ce soir...

SANTEUIL, *qui a continué de lire*.

Nous y voilà... Elle aussi, elle me demande de laisser jouer mon délicieux poème de *Mars et Vénus*... (*Ironiquement*.) ce serait joli... Santeuil avec Vénus!... Jamais!... Ah! l'on ne me connaît pas...

COLOMBINE, *souriant*.

Dame, si vous ne vous montrez jamais plus que ça... mais vous ne refuserez pas la princesse?

SANTEUIL, *brusquement*.

Elle s'imagine!... parce que Labruyère a écrit : « Santeuil est un enfant en cheveux gris!... » Je vais lui répondre, et de la bonne encre...

Il se met à écrire.

TERESA, *à part*.

Il refuse!...

Elle s'approche du paravent et frappe comme à une porte.

SANTEUIL, *écrivait*.

Qui est là?...

TERESA, *d'une voix douce*.

C'est toujours moi!...

SANTEUIL, *écrivait*.

Attendez, je répons.

TERESA.

Voyons, M. de Santeuil, soyez gentil!...

SANTEUIL, *écrivant, à part.*

Gentil... ces bohémiennes ont des expressions!...
(Haut.) Les Gentils sont des idolâtres!...

AIR des vingt sous de Périmette.

TERESA.

Quand on possède un trésor,
On peut donner une obole ;
Votre esprit, c'est le pactole
Qui roule du sable d'or!...
Chez vous, ô riche poète,
Le Lazare tend la main ;
Il demande qu'une miette
Tombe de votre festin!...
Tout ce qu'aux pauvres l'on donne,
Dans le ciel nous est compté.
Votre muse est riche et bonne,
Ah ! faites-nous la charité.

SANTEUIL, *pliant sans cacheter.*

Ta, ta, ta, voilà ma réponse... vous pouvez la lire!...
Prenez et portez à la duchesse...
Il remonte sur la chaise et tend la lettre par-dessus le para-
vent ; Teresa ne la prend pas, il la laisse tomber.

TERESA.

Ah ! M. de Santeuil, je vous en prie !... écoutez-moi !...
Elle entre dans le paravent.

SANTEUIL, *se bouchant les yeux.*

Allez-vous-en ! je ne veux pas vous voir!...
Il se sauve par la porte à droite qu'il referme.

SCÈNE V.

TERESA, *seule.*

Disparu!... En voilà une réception!... S'enfuir
comme si j'étais à faire peur... vieux cafard!... Il se
méfie donc bien de lui, qu'il craint si fort de s'exposer
à la tentation!... (Ramassant la lettre.) Ma pauvre Te-
resa... (D'une voix nasillard.) « Si tu ne réussis pas,
m'a dit mon oncle, notre directeur... je ferme le théâ-

tre... Adieu la part entière que je t'avais promise... adieu ton amour pour Lelio, notre beau Léandre... Je te ramène à Bergame, et je te marie à Cassandre qui a des économies... » Voilà... pour un caprice de chanoine, notre théâtre est ruiné, Lelio perdu pour moi... (Avec un geste de béquillard.) et je deviens M^{me} Cassandre!...

SCÈNE VI.

TERESA, L'OLIVE.

L'OLIVE, *entrant par la porte de gauche, à la cantonade.* *

Oui, monsieur, je vais voir...

TERESA, *à elle-même, en s'asseyant à gauche.*

A quoi tiennent pourtant les choses de ce monde!

L'OLIVE, *à Teresa.*

Eh ben, madame?... not' vieux bourru... il vous a rabrouée?...

TERESA.

Hélas! oui, mon garçon... tout espoir est déçu... et notre pauvre comédie Italienne qui a déjà tant d'ennemis...

L'OLIVE, *d'un air touché.*

Ah! pourquoi donc?

TERESA.

C'est tout simple; nous avons de l'esprit, du talent; la comédie Française qui n'en peut pas dire autant, est jalouse de nos succès... On baille chez elle, on rit chez nous; ça la contrarie...

L'OLIVE.

Il y aurait un moyen...

TERESA.

Lequel?

L'OLIVE, *naïvement.*

Vous pourriez faire bailler aussi.

TERESA.

Elle dirait encore que nous allons sur ses brisées!...

L'OLIVE.

Alors le public vous abandonne... Ce gros capricieux!

* T. L'O.

TERESA.

Il faut si peu de chose pour perdre sa faveur où pour la gagner!... Une pièce du célèbre poète nous ramènerait la foule.

L'OLIVE.

D'abord, j'y aurais été, moi!... Quand il met seulement une inscription sur l'Arsenal ou sur la fontaine des Innocens, tout le monde y court!

TERESA, *découragée.*

A présent, tout est fini!

L'OLIVE, *à mi-voix.*

Mais, qu'est-ce qu'il dit dans c'te lettre pour la princesse? Allez donc la porter.

TERESA, *avec tristesse, en l'ouvrant.*

Oh! c'est son refus...

L'OLIVE. Dépêchez-vous avant qu'il ne rentre...

Il regarde à droite.

TERESA, *lisant.*

« Mme la duchesse, si ma muse a eu ses erreurs de jeunesse, elle est assez vieille pour s'en repentir aujourd'hui. Un homme de ma robe et de mon âge ne doit plus rien avoir de commun avec Vénus. N'espérez donc pas que je consente à livrer mon nom au théâtre... Il faudrait que j'eusse commis, en un seul jour, les sept péchés capitaux, pour me décider à faire une chose que je regarderais comme le huitième.

» Daignez agréer, etc. »

L'OLIVE, *levant les bras.**

Ah! ben!... têtue comme il l'est!...

TERESA, *frappée d'une idée.*

Eh! mais... cette lettre est un engagement!... Lui-même il m'indique le moyen... si j'essayais!... Ah! vieil ours du Parnasse, tu les commettras les sept péchés... ou par Thalie, je ne pourrai!... (A mi-voix.) L'Olive! Mme la duchesse t'a ordonné de mettre à mon service ton zèle, ton esprit...

L'OLIVE, *se grattant l'oreille.*

Ah! mais, c'est que...

* L'O. T.

TERESA, avec malice.

Sois tranquille, je n'userai que de ton zèle !...

SANTEUIL, en dehors.

L'Olive ! L'Olive ! Eh bien ! scélérat !...

L'OLIVE, effrayé, montrant la gauche.

Vite par là... cette porte donne sur le balcon de la terrasse...

TERESA, passant.*

Viens me retrouver au plus tôt... (*Elle s'arrête en menaçant du doigt.*) Ah ! chanoine, mon ami, nous verrons de quel pâte est faite votre chanoinerie !...

* Elle sort par la porte à gauche.

SCÈNE VII.

L'OLIVE, SANTEUIL.

SANTEUIL, entrant par la droite, les yeux bandés.*
Est-elle partie, enfin ?

L'OLIVE, riant.

Tiens ! vous jouez à Colin-Maillard ?... Casse-cou !...

SANTEUIL, qui s'est heurté.

Je te demande si elle est partie ?...

L'OLIVE.

Oui, monsieur.

SANTEUIL.

Dieu soit loué !... *Fiat lux !...* (*Il ôte son bandeau.*)

L'OLIVE, d'un air niais.

Il vous est donc défendu de regarder les femmes, monsieur ?...

SANTEUIL.

C'est moi qui me le défends, imbécile !...

L'OLIVE.

Ah ! vous avez tort... celle-là était fort gentille.

SANTEUIL.

Tu crois ?

L'OLIVE.

Je m'y connais, moi qui ne suis pas chan...

SANTEUIL, l'interrompant.

Elle avait en effet un organe assez flatteur...

* T. L'O. ** L'O. S.

L'OLIVE, *se moquant, à lui-même.*

Où! un organe!... comme on voit qu'il n'y entend rien... C'est la taille qu'il faut regarder!... vous l'auriez tenue là-dedans. Et puis, des petits pieds si mignons, qui trottaient menu, menu... comme chair à pâté!

SANTEUIL, *vivement.*

Bah!...

L'OLIVE.

Et puis, une de ces tournures qui...

Il décrit du geste une tournure.

SANTEUIL, *avec intérêt.*

Ah! vraiment... qui?... *(Il imite le geste de L'Olive qui rit, et puis il se reprend brusquement.)* Mais veux-tu bien te taire, animal?...

L'OLIVE, *reculant.*

Où, monsieur.

SANTEUIL.

Et me laisser tout de suite, maroufle! Car j'ai du travail par-dessus la tête... Voyons, il fait trop chaud... ferme ce paravent... *(L'Olive exécute l'ordre.)** Un hymne pour le Chapitre de Notre-Dame, que je devais livrer aujourd'hui; un hymne à Saint-Bruno que les Chartreux m'ont commandé et que j'avais formellement promis pour... hier!

L'OLIVE, *près du paravent.*

Pour hier!... Eh ben! vous l'enverrez demain!... Vous êtes comme les tailleurs qui ne sont jamais de parole.

SANTEUIL.

Ils me l'ont payé d'avance!... deux cents pistoles... il faut de la conscience... J'aurai du talent, et Saint-Bruno aura des vertus... *(Il passe près du bureau.)*

L'OLIVE, *l'interrompant d'un air capable.**

Vous lui en donnez pour deux cents pistoles!...
SANTEUIL, *avec une colère contenue, et marchant sur lui.*

Que veut dire ce ton en parlant de saint Bruno?...
Le connais-tu pour en dire du mal?

* S. l'O. ** L'O. S.

L'OLIVE, *reculant.*

Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam!...

SANTEUIL.

Apprends, drôle, que c'est un saint abbé qui a créé l'*Ordre du silence!*... et observes-le à son égard! Et que personne ne passe plus par cette porte... (*Criant.*) entends-tu, balourd?

L'OLIVE, *reculant.*

Monsieur, je ne suis pas sourd...

L'Olive, qui gagne la porte du fond à reculons, s'esquive rapidement quand il voit Santeuil qui vient à lui.

SCÈNE VIII.

SANTEUIL, *seul.*

Mais, pardieu!... si l'on veut entrer dans la place, il faudra la prendre d'assaut... pratiquer une brèche... (*Il tire le verrou.*) Là!... maintenant me voilà tout à saint Bruno. Je puis enfin me mettre à cet hymne... il n'y a pas à dire... (*Avançant son bureau presque au milieu de la chambre.*) il faut l'improviser séance tenante!... (*En disant ce qui suit, il se gratte le front, gesticule, prend toutes sortes de postures, se lève, s'assoit, se ronges les ongles, etc.*) Toi, qui, après avoir passé par toutes les dignités ecclésiastiques, te retiras dans un désert... dans un désert... Je ne vois rien dans ce désert!...

Il se plonge la tête dans ses mains appuyées sur son bureau. A ce moment, à la fenêtre de gauche qui s'ouvre, paraît ARLEQUIN; son costume est celui de l'Arlequin du temps qu'on nommait Balourd: veste à basques pendantes; pantalon large et flottant, à grands losanges; masque noir au nez retroussé, chapeau à queue de lièvre.

SCÈNE IX.

SANTEUIL, ARLEQUIN.

SANTEUIL.*

Ça ne vient pas... Non, ce n'est pas ça, mille tonnerres!...

* A. S. ** S. A.

ARLEQUIN, *s'arrêtant net, à part.*

Il jure!... (*Il entre.*)

SANTEUIL, *avec rage, à lui-même.*

Si tu ne m'inspires pas, morbleu! j'invoquerais le diable!...

ARLEQUIN, *à part.*

Il se donne au diable!... j'arrive au bon moment pour le mettre en état de pêcher...** (*Il va s'appuyer sur la table où est Santeuil.*) Bonjour, monsieur!...

SANTEUIL, *se lève effrayé.*

Qu'est-ce que c'est que ça?...

Dans son mouvement il a placé sa chaise au bout de la table à gauche.

ARLEQUIN.

Est-ce ici la maison de M. Santeuil?

SANTEUIL, *qui tient toujours sa chaise.*

C'est moi!...

ARLEQUIN.

Ah! tant mieux!... Si vous n'aviez pas été vous, il m'aurait fallu recommencer ma course... et je suis si fatigué!...

SANTEUIL, *frappé de sa figure.*

Qui êtes-vous?

ARLEQUIN, *d'un ton malin.*

Une de vos anciennes connaissances, je suis le diable!

SANTEUIL.

Allons donc!... est-ce qu'il y a un diable?...

ARLEQUIN.

Vous en doutez, vous qui êtes fait à son image?

SANTEUIL, *choqué.*

Hein?

ARLEQUIN, *s'avancant.*

C'est M. Boileau qui l'a dit:

AIR : *Tout ça passe.*

Quand Santeuil se tord les mains,
Ouvrant sa bouche effroyable,
Forcé de louer les saints,

En lui l'on croit voir le diable!
 (Riant.) Et pour l'argent, tête-bleue!...
 Comme vos pareils, vraiment,
 Je pense que par la queue,
 Par la queue (bis.)
 Vous l'avez tiré souvent !

SANTEUIL, *dont la surprise dure encore.*

Ah ! ça, mais, par où est-il entré ? Il tombe des nues ?

ARLEQUIN.

C'est possible, et, en tombant, je me suis cassé bras
 et jambes... *Ohimé ! je suis moulu !...*

Il s'assoit sur le bureau au milieu des papiers de Santeuil.

SANTEUIL, *vivement.*

Que fais-tu donc ?

ARLEQUIN, *tranquillement.*

Je m'assois.

SANTEUIL, *allant à lui.*

Mais, bourreau, tu es sur mes papiers, sur mes vers...

ARLEQUIN.

Eh bien ! quel mal ça peut-il leur faire à vos vers...
 avez-vous peur que ça leur donne des idées ?...

SANTEUIL.

Veux-tu bien t'ôter de là ?...*

Il veut lui prendre la taille.

ARLEQUIN.

Ne me touchez pas... je suis très-chatouilleux...

Il lui donne un coup de batte, Santeuil le prend par le bras
 et le fait descendre de son bureau. Arlequin lui redonne
 plusieurs coups de batte.

SANTEUIL, *qui le reprend par le bras.* Finiras-tu ?

ARLEQUIN.

Quand vous m'aurez lâché !...

SANTEUIL.

Je te lâche !...

ARLEQUIN, *remettant sa batte à sa ceinture.*

Je rengaine ! ouf ! c'est fatigant de vous rosser... je
 ne peux pas souffrir battre les vieux habits !...

Il s'assoit sur la chaise qui est au bout du bureau.

* A. S.

SANTEUIL *passé par derrière en l'examinant.* *

Ah! ça, mais... ce costume, ce masque... C'est un de ces histrions de la comédie Italienne.

ARLEQUIN.

Arlequin pour vous servir, si j'en étais capable... mais j'en suis incapable... je suis trop las!...

SANTEUIL.

Qu'est-ce qui t'a amené chez moi?

ARLEQUIN, *touchant ses jambes de sa batte.*

C'est ça... mes petites jambes... ma monture ordinaire!...

SANTEUIL, *lui faisant signe de sortir.*

Eh bien! fais-moi le plaisir de remonter sur ta bête... balourd!

ARLEQUIN.

C'est mon emploi... on m'appelle l'Arlequin Balourd.

SANTEUIL.

Allons, allons, déguerpis de céans...

Il le prend par le bras et le fait lever.

ARLEQUIN *tourne sur lui-même.* *

Séant? Oh! votre séant ne l'est guère... J'aime mieux rester sur le mien!...

Il va se rasseoir sur le fauteuil à gauche.

SANTEUIL.

J'ai autre chose à faire que de t'écouter...

Il veut le faire lever.

ARLEQUIN, *lui donnant des coups de batte, et d'un ton impatient.*

Laissez-moi donc... Vous êtes assommant, mon cher ami!... Puisque j'ai une commission pour vous... sans ça est-ce que je me serais échiné à monter... un homme d'esprit qui demeure au troisième étage!...

SANTEUIL, *frappant du pied.*

Veux-tu bien ne pas taper comme ça?...

ARLEQUIN.

M'écoutez-vous tranquillement?

SANTEUIL.

Je te donne trois minutes!...

* S. A. ** A. S.

ARLEQUIN, *remettant sa balle à sa ceinture.*
Je rengaine.

SANTEUIL.

Voyons... dépêche-toi... Cette commission?...

ARLEQUIN.

Ah! oui... C'est un petit billet que M. le prince de Conti m'a chargé de vous apporter.

SANTEUIL, *vivement.*

Une lettre de son altesse? pour moi? et au lieu de me la donner...

ARLEQUIN, *sans bouger.*

Attendez donc, *sangodemi*, je la cherche...

SANTEUIL.

Comment!... tu la cherches?

ARLEQUIN.

Oui, dans ma tête... (*Il fouille dans ses poches, dans son chapeau, regarde dans son soulier et finit par s'apercevoir qu'elle est sous sa veste.*) Ah! la voilà!...

Il tire une lettre énorme qu'il lui donne.

SANTEUIL.

Une lettre!... Tout ça?...

ARLEQUIN.

C'est une lettre majuscule!

SANTEUIL, *à lui-même souriant.*

Le prince a voulu faire une plaisanterie... (*Il ouvre la lettre.*) Quel affreux gribouillage!... Ce n'est pas l'écriture de son altesse...

ARLEQUIN, *se levant.*

Ah! je vais vous dire... le prince a un beau caractère... C'est connu!... mais pas en fait d'écriture!... alors il m'a ordonné d'être son secrétaire des commandemens.

SANTEUIL, *lisant, avec surprise.*

« Mon cher *Cent-yeux*... »

ARLEQUIN.

Oui, on dit *Santeuil*... mais en écrivant, il prend le pluriel... ça ne serait pas français sans ça...

Il passe à droite.

SANTEUIL, *riant malgré lui.*

Va donc pour cent-yeux!... (*Lisant avec peine.*)
« j'app... j'app... »

ARLEQUIN, *s'asseyant près du bureau.*

Oh!... le prince ne vous dit pas de japper... (*Désignant avec sa balle ce qui est sur la lettre.*) « J'approuve le refus que vous avez fait à M^{me} la duchesse... »
C'est bien clair! allez tout seul à présent.

SANTEUIL, *lisant.*

« Que vous avez fait à M^{me} la duchesse... Et puisque les comédiens ont besoin d'un grand poète pour réchauffer le public... »

ARLEQUIN, *d'un ton de pitié.*

Oh! *che bestiale!*... je n'ai pas mis un grand poète... j'ai mis un grand poète!

SANTEUIL.

Quelle écriture! quelle orthographe!... Et pas un point, pas une virgule!

ARLEQUIN, *prenant la lettre.*

Oh! ils y sont... je les ai mis tous ensemble à la fin... Voyez... (*Dépliant le premier feuillet et montrant l'intérieur de la feuille qui est couvert de points, virgules, etc.*) et je n'ai pas lesiné... (*Reprenant la lecture.*) « Puisque les comédiens ont besoin d'un grand poète pour réchauffer le public, je les ai décidés à s'adresser au célèbre Dupérier. »

SANTEUIL, *vivement.*

Tu as écrit une pareille sottise?...

ARLEQUIN, *se levant.*

C'est le prince qui dictait!... (*A part.*) Le trait a porté... (*Lisant.*) « Je leur ai fait comprendre que son nom valait bien le vôtre!... »

SANTEUIL, *l'interrompant, furieux, en lui arrachant le papier.*

Assez, morbleu!... un grand poète, Dupérier!...

ARLEQUIN.

Oh! pour ça, oui!... plus grand que vous!... (*Élevant la voix.*) Il y a au moins ça de plus... En voilà un

qui est couru, fêté, recherché ! Les libraires se l'arrachent !

SANTEUIL, avec colère.

Dupérier!... un sot pareil ! je comprendrais cela de la part des épiciers.

ARLEQUIN, appuyant.

Oh ! il fait fureur ! à la ville, à la cour... Il a une demi-douzaine de pensions!...

SANTEUIL, avec rage.

Et moi qui n'en ait pas une seule !... quel intrigant !

ARLEQUIN, à part.

Voilà l'envie qui pointe !... Premier péché, sois le bien-venu !... (*Haut.*) De plus, il a la promesse du fauteuil vacant à l'Académie...

SANTEUIL.

Allons donc !... Ah ! c'est trop fort !...

Comme saisi d'une idée subite, il s'assied à son bureau et écrit.

ARLEQUIN.

Depuis quelque temps les académiciens ne nommaient que des grands seigneurs. Ils se sont dit : nommons un homme de talent... ça nous changera !...

SANTEUIL, écrivant.

Dupérier à l'Académie !... Jusqu'à présent, je l'avais dédaigné... mais une aussi insolente faveur... Il aura son épigramme... et la voilà !

ARLEQUIN, le prenant sur le fait.

Ah ! Dupérier vous rend envieux?...

SANTEUIL, se levant et passant à gauche.

Oui !... Non pas de son mérite, qui est fort mince... mais de sa prospérité qui est scandaleuse !...

ARLEQUIN, à part.*

Et d'un... (*Haut, et changeant de ton.*) Et vous avez bien raison... D'abord, moi, je le déteste... un imbécile de grand homme qui a consenti à nous faire notre comédie... et qui aura la méchanceté de me faire un rôle nouveau... Quel guignon !...

* A. S.

SANTEUIL, étonné.

Comment ?

ARLEQUIN.

Eh ! oui... parce qu'il faudra l'apprendre !... Des pièces nouvelles... comme s'il n'y avait pas assez des anciennes... Se mettre dans la mémoire un tas de bêtises... Et les répétitions !... les régisseurs, les auteurs, qui viennent vous dire : *Entrez par là... Sortez par ici... Levez donc le bras !... Quel métier pénible, monsieur, quel métier pénible !... Aussi, dans tout le théâtre, il n'y a qu'un homme que j'estime : c'est le souffleur !... parce qu'au moins celui-là, il vous épargne de la besogne, il dit ce que vous avez à dire... il est gentil, là, dans son petit trou !... Oh ! souffleur, je t'admire et je t'aime !...*

SANTEUIL, qui est allé se rasseoir à son bureau. **

Ah ! ça, mon cher ami, je vous prie sans façon de me laisser travailler...

ARLEQUIN, à part.

Diable !... ce n'est pas mon compte... (*Haut, et venant s'appuyer sur le bureau.*) Travailler... oh ! *sangodemi !* quel vilain mot !... *Brrr !*... il me donne la chair de poule...

A mesure que Santeuil prend une plume, Arlequin la lui enlève et la jette à terre. — Ce jeu de scène se renouvelle trois ou quatre fois, sans que Santeuil distrait y fasse attention.

SANTEUIL, avec humeur.

On y est bien obligé quand il faut livrer des vers payés d'avance...

ARLEQUIN, qui tient une des plumes.

Eh bien ! s'ils sont payés, quelle bonne occasion de ne pas les faire ?... Vous ne comprenez donc pas les délices du *far niente*, vous ?

SANTEUIL, d'une gravité riante.

Ah ! jeune homme, songez que l'oisiveté est la mère de tous les vices !...

* S. A.

ARLEQUIN.

Oui, on le dit !... mais ça ne lui fait aucun tort à mes yeux... j'aime beaucoup cette mère de famille, et je ne déteste pas ses enfans... de jolis petits vices, ça meuble l'existence...

SANTEUIL, *riant*.

Il est curieux !...

ARLEQUIN, *gagnant le milieu*.

Ah ! dieux, comme il fait donc chaud !... je dormirais volontiers... dans les bras de votre bergère...

Il s'étire les bras et laisse tomber la plume devant le fauteuil.

SANTEUIL, *scandalisé*.

Comment, ma bergère ?... mais je n'en ai pas !...

ARLEQUIN, *montrant une bergère qui se trouve à gauche entre la console et un fauteuil*.

Mais si ! celle-là !... Voilà comme je les comprends... (*Riant*) bergère à quatre pieds, ayant des appas bien rembourrés, bien veloutés... (*Il s'étale dans la bergère*.)

SANTEUIL, *qui s'est levé et rit malgré lui*.

Drôle de petit bonhomme, il a une manière de voir les choses...

Il ramasse les plumes et arrive insensiblement près d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Le travail, c'est si bête !... Vous êtes là à vous gratter le front, à vous ronger les ongles, à regarder au plafond s'il n'y a rien d'écrit... à frapper du pied... Frappez-vous beaucoup du pied ?... hein ?... Tandis que là, dans ce fauteuil si moëlleux... (*Il se prélassé dans la bergère*.) et où l'on est si bien... Voyez donc comme on est bien là-dedans... (*Il profite d'un moment où Santeuil ramasse la dernière plume pour le pousser dans un fauteuil qui est à côté de la bergère*.) Là !... vous vous laissez aller tout doucement, comme ça, dans les bras de cette charmante dame dont je vous parlais tout-à-l'heure.

SANTEUIL, *qui sourit*.

Ah !... La paresse !... (*Musique d'Haydé, en sourdine*.)
ARLEQUIN, *qui agite ses deux mains, balance une jambe,*

et pour ainsi dire le magnétise par des gestes répétés.

La paresse!... celle-là ne vous querelle jamais... elle vous prend, elle vous berce, elle murmure à vos oreilles de douces paroles... elle vous dit : Te voilà! Bonjour, Arlequin. — Bonjour, ma chère amie! — Mets-toi à ton aise... C'est si bon, n'est-ce pas, d'être là... à se reposer de ce qu'on n'a pas fait?...

Il bâille en s'étirant les bras.

SANTEUIL, *bâillant involontairement.*

Ah!... vous me faites bâiller!...

ARLEQUIN, *dont la voix s'alourdit.*

Ça fait du bien, surtout par cette chaleur... Je suis sûr que j'ai pris un coup de soleil... c'est qu'il est piquant, aujourd'hui!...

SANTEUIL, *d'un ton pesant.*

Oh! oui!... le temps est d'un lourd...

Il cherche à relâcher sa cravate.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà que ça vient!... (*Haut.*) Les Turcs ne sont pas bêtes, monsieur!... ils se font éventer...

Il l'évente mollement avec son chapeau pour l'endormir.

SANTEUIL, *qui s'appesantit.*

Et ils se moquent de tous les chartreux du monde... Ils se sont penchés l'un et l'autre sur le bras du fauteuil, leurs deux têtes se heurtent; ils la relèvent et se rejettent sur le dos du fauteuil.

ARLEQUIN.

Et ils ont bien raison!...

SANTEUIL, *se laissant aller tout-à-fait.*

Ah! ma foi, oui...

ARLEQUIN.

Je dors... Et vous?...

SANTEUIL, *dormant.*

Bonsoir!

ARLEQUIN.

Bonsoir la compagnie!...

SANTEUIL.

...soir...

Arlequin cligne de l'œil, et, voyant Santeuil endormi, il se lève vivement.

ARLEQUIN.

Il est parti! Bravo, Arlequin!... (*Il lui passe la batte sous le nez.*)* Deux péchés... l'envie écrite dans ces vers... et la paresse... (*Santeuil ronfle très-fort.*) La voilà, elle tire le canon pour célébrer ma victoire... (*S'approchant de Santeuil toujours rouflant, et à mi-voix.*) Bonsoir, envieux; bonsoir, paresseux... et à bientôt...

L'OLIVE, paraissant à la fenêtre.

Eh bien! mademoiselle?...

ARLEQUIN, vivement et bas.

Chut!...

Il lui montre Santeuil endormi. L'Olive rit tout bas, et tous les deux disparaissent par la fenêtre. Après un moment, on entend au loin la cloche du château qui sonne le repas.

SCÈNE XI.

SANTEUIL, seul, s'éveillant en sursaut.

Hein!... qu'est-ce que je fais donc?... Il me semble que j'étais avec quelqu'un!... Ah! je me rappelle... (*Il se lève et range la bergère et le fauteuil.*) Ce fâcheux, cet animal zébré de trente-six couleurs, qui est venu me rabattre les oreilles d'une foule de sottises... Il m'avait endormi comme un sermon de l'abbé Cottin... Il m'a parlé de Dupérier?... oui... de Dupérier à l'Académie!... Et j'ai fait une épigramme... (*La trouvant sur son bureau.*) Oui... la voilà... (*Lisant.*)

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Du mauvais goût le monde esclave,

Devient à l'aveugle pareil;

Il peut confondre un rat-de-cave

Avec les rayons du soleil!

On voulait offrir la couronne

A quelque poète bâté,

A la plus sottie nullité...

C'est à Dupérier qu'on la donne!

* S. A.

Mais le temps presse... (*Reportant son bureau à droite.*) Il faut songer à ses affaires... O grand saint Bruno!... (*Tout en marchant.*) toi qui te retiras dans un désert... et qui refusas le *pallium*... et la bulle de grâce... quand le pape Urbain II... *Sanctus... romanus... Urbanus... bulla... bulla... bulle...* (*Plus rêveur.*) fille d'un souffle... (*On frappe à la porte du fond.*) Frappez, il n'y a personne... (*S'asseyant à son bureau.*) O Deus!
L'OLIVE, en dehors.

Monsieur! est-ce que vous dormez encore?

SANTEUIL.

Va-t-en au diable!... Deus... gratia...

L'OLIVE.

Au lieu de dire vos grâces, vous pouvez dire votre bénédicité... parce qu'on va se mettre à table.

SANTEUIL.

Eh bien!... qu'on s'y mette...

L'OLIVE.

M^{me} la duchesse vous fait prier de descendre déjeuner avec messieurs et dames de la comédie italienne.

SANTEUIL.

Encore!...

L'OLIVE.

Elle dit que ça leur fera bien plaisir.

SANTEUIL.

Ah!... remercie-la... et dis-lui... que c'est mon jour de jeûne...

L'OLIVE.

Vous ne mangerez rien aujourd'hui? Alors vous n'aurez pas besoin de moi...

SANTEUIL, courant à la porte.

Ah! le brigand!... L'Olive!...

L'OLIVE.

Je m'en vas, monsieur...

SANTEUIL.

Veux-tu m'écouter, misérable? Au contraire, je veux d'incr... Dis au maître d'hôtel de m'envoyer ce qu'il voudra... pour trois heures...

L'OLIVE.

Dans trois heures?

SANTEUIL.

Non, bourreau !... Pour trois heures précises.

L'OLIVE.

Alors il paraît que vous ne jeunex pas?

SANTEUIL, *rageant*.

L'Olive! emblème de la paix... je te prie de me la laisser!...

L'OLIVE.

Dame! vous avez deux poids et deux mesures... Tout-à-l'heure vous disiez...

SANTEUIL.

Ah! tu m'impatientes, je vais me boucher les oreilles.

L'OLIVE.

Si vous voulez du coton, vous en trouverez dans le tiroir de votre toilette...

A ce moment on entend une dispute à la porte, en dehors.

L'OLIVE.

Non, monsieur... je me fais l'honneur d'expliquer...

SANTEUIL, *écoutant*.

Serait-ce M. le duc qui vient me chercher?...

L'OLIVE.

Mais je dois vous dire cela...

LÉANDRE, *en dehors*.

Et moi je dois te donner ceci...

On entend le bruit d'un gros soufflet.

L'OLIVE.

Oh! là, là!...

SANTEUIL, *riant*.

Pauvre garçon, c'est frapper en maître!

L'OLIVE, *pleurant*.

Monsieur, je vous en prie... écoutez-moi... ôtez votre coton!...

SANTEUIL. Par le tonnerre! qu'est-ce?...

L'OLIVE, *pleurant*.

C'est un bien joli jeune homme qui veut nous tuer tous les deux!

SANTEUIL.

Nous tuer?... Dis que je n'y suis pas!...

Il retourne vers son bureau.

L'OLIVE.

C'est qu'il va commencer par moi!

SANTEUIL.

Laisse-le faire!

LÉANDRE, *près de la porte.*Inutile ruse, *mossieur*, si vous n'ouvrez pas, il y aura bris de porte... Je me verrai forcé d'enfoncer cet huis... (*Il frappe avec force.*)

SANTEUIL.

C'est une malédiction!...

Il ouvre la porte à deux battans. On voit le beau Léandre en attitude héroïque. De la main droite, il tient l'oreille de L'Olive et l'amène au milieu du théâtre.

L'OLIVE, *pleurant.**

Oh! là, là!... Puisqu'on vous a ouvert la porte, ouvrez donc la main, monsieur!...

Léandre lui donne très-noblement un coup de pied au derrière en lui montrant la porte. L'Olive se sauve par la porte de gauche.

SCÈNE XI.

SANTEUIL, LÉANDRE.

LÉANDRE, *le poing sur la hanche et sans avancer.**Par le ventre et la mort! vous avez bien fait d'ouvrir... j'allais jeter la maison par la fenêtre!... (*Il descend.*)SANTEUIL, *avec hauteur.*

Oh! oh! petit Samson!... vous croyez-vous dans le temple des Philistins?...

LÉANDRE, *avec dédain.*

Je ne m'appelle pas Samson!... un pygmée, une mauviette, qui n'était pas digne de dénouer les rubans de mon pourpoint!...

SANTEUIL, *vivement.*

Eh bien! qui êtes-vous, M. le Rodomont?...

* L'O. L. S.

** L. S.

LÉANDRE.

Tu le demandes, imprudent?...
 Il marche sur lui à chaque phrase, en récitant avec enflure les vers de Corneille.

« Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
 « Défait les escadrons et gagne des batailles. »

Je suis Lélío, dit le beau Léandre, descendant du
Capitan Matamore...

SANTEUIL.

Tous ces drôles me sont inconnus.

LÉANDRE, d'un ton farouche.

Hein?...
 « Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
 « Veillaque!... Toutefois, je songe à ma maîtresse,
 « Ce penser m'adoucit!... Tiens, ma colère cesse. »
 (En prose.) Tu n'entends plus gronder le tonnerre,
 n'est-ce pas?...
 SANTEUIL, riant malgré lui.
 Quel Jupiter en miniature!
 LÉANDRE, avec élégance.
 « Regarde... j'ai quitté cette effroyable mine
 « Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine!
 « Et, pensant au bel œil qui tient ma liberté,
 « Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté! »
 SANTEUIL.
 Ah! ça, est-il insensé?... j'en ai peur!...
 LÉANDRE, le rassurant.
 « Peur, non, je te le dis, ne sois plus en alarme!
 « Quand je veux j'épouvante, et quand je veux je
 [charme. »
 AIR : *Gusman ne connaît point d'obstacle.*
 Lélío ne connaît point d'obstacle,
 Zirzabelle conduit ses pas :
 Il vient fouiller ce réceptacle
 Et réclamer tous ses appas.
 Zirzabelle est son patrimoine ;
 Son droit le protège en ce jour,

Et l'on commande, ô vieux chanoine,
Quand on obéit à l'amour.

SANTEUIL.

Quel est tout ce Phébus?... il n'y a pas de Zirza-
belle ici, monsieur!...

LÉANDRE, *le faisant reculer.*

- Où donc la caches-tu, vieux spectre décharné?
- Vrai suppôt de Satan, médaille de damné!... •

SANTEUIL.*

Hé! doucement! calmez-vous, jeune homme!...

LÉANDRE, *changeant subitement de ton.*

Au fait, je veux bien! je me calme, je suis calmé...

SANTEUIL, *respirant.*

Ah!... et faites-moi la grâce de m'expliquer...

LÉANDRE, *sans bouger.*

Je m'en vais en deux mots vous conter mes raisons...
(*D'un ton fat et avec volubilité.*) On m'a surnommé le
beau Léandre... le beau, entendez-vous? j'appuie sur
cet adjectif... et je me développe... (*Il pirouette.*) Re-
gardez-moi... que dites-vous de cette taille, ne vous
semble-t-elle pas d'une finesse, d'une élégance parfait-
tes!... Et ce visage... ce regard... sont-ce là des yeux
auxquels on résiste, hein?... Quand l'étincelle qui en
jaillit met le feu aux poudres du cœur féminin, et fait
sauter les ouvrages avancés du scrupule, les bastions
de la pudeur et les machicoulis de la vertu... (*Riant
avec complaisance.*) Hu! hu! hu! hu!

SANTEUIL.

Quel horrible pathos!...

AIR : *Fortune en ce monde.*

LÉANDRE.

Nature, en ce monde

Tu fis trop pour moi!

L'amour me seconde,

Et je sais bien pourquoi...

Vous-même, vous voyez pourquoi!

Quel modèle d'homme!

* S L.

Quel air merveilleux !...
 Roi des dangereux !
 C'est ainsi qu'on me nomme ! (bis)
 Voyez ma tournure,
 Sentez mes odeurs...
 Hein ! cette frisure
 Est un bouquet de fleurs !
 Paris, qui m'admire,
 Dit en soupirant :
 Quel divin sourire !
 Quel nez conquérant !
 Quel divin sourire !
 Nature, en ce monde, etc.

Vous ne le croirez peut-être pas... mon cher... Eh bien ! j'ai autant d'agrément dans l'esprit que de charme dans la personne... C'est étonnant, c'est merveilleux, c'est prodigieux !... mais, c'est comme ça !

SANTEUIL, *se croisant les bras.*

Ah ! ça, monsieur, où voulez-vous en venir ?

LÉANDRE.

C'est pour vous dire, *mossieur*, après l'inventaire de mon individu, qu'il y aurait niaiserie, sottise, aberration, aveuglement, stupidité et démençe à vous, *mos-sieur*, de vouloir lutter avec moi.

SANTEUIL.

Je veux mourir si je comprends...

LÉANDRE.

Que je tienne à Zirzabelle, moi qui ai des femmes à en fournir le grand turc?... c'est vrai, elles me poursuivent, elles me traquent !...

« Je ne puis pas sortir sans les faire pâmer.

« Deux cents meurent par jour, à force de m'aimer. »

Mais, une faisiel !... Zirzabelle a des yeux verts et des cheveux jaunes... j'adore ça !... (*Appuyant.*) Et je vous invite à me la rendre *in-con-ti-nent*.

SANTEUIL, *se posant d'un air railleur.*

Monsieur !... si vous avez la moindre idée de logique, pour rendre une chose, il faut d'abord l'avoir prise...

LÉANDRE, *voulant se fâcher.*

Cette raison !... (*Se calmant.*) je vous la passe en faveur de votre âge... sans cela, mort nom d'un diable !... quand j'ai de jeunes rivaux, je les détruis, eux et leurs familles, jusqu'à la troisième génération !...

SANTEUIL, *avec bonhomie.*

Réfléchissez... Est-il possible, comme vous le disiez tout-à-l'heure, que je sois le rival d'un homme tel que vous ? regardez-moi !...

LÉANDRE, *faisant le tour de Santeuil.*

Oh ! oui, vous êtes laid, désagréable... mal bâti... un médicament contre l'amour !... mais les femmes sont si fantasques !...

SANTEUIL, *qui cherche à se modérer.**

Allez-vous bientôt finir ? Vous commencez à m'échauffer les oreilles.

LÉANDRE, *à part.*

Voilà une heure que j'y tâche !... (*Haut, avec insolence.*) Puisque vous vous rendez justice, vieux satyre, pourquoi donc avez-vous attiré ma nymphe dans votre caverne ?

SANTEUIL. Moi ! j'ai attiré votre nymphe ?

LÉANDRE.

Je me disais d'abord : Gilles Pierrot qui est mon rival, me l'a peut-être enlevée... parce que cette drôlesse a beaucoup de propension à se faire enlever.

SANTEUIL, *se cachant la tête dans ses mains.*

Quelle horreur ! quelles mœurs, bon Dieu !...

LÉANDRE, *relevant sa moustache.*

Mais en voici d'une autre ! J'ai appris par mes grisons qu'elle était venue ici, tout-à-l'heure !

SANTEUIL, *se rappelant.*

Ah bah ! en effet !... il est venu ici une femme... c'est elle que vous cherchez ?

LÉANDRE, *l'imitant.*

Eh ! oui, vieux débauché !... Où est-elle ? où l'avez-vous fourrée ?...

* L. S.

SANTEUIL, *remontant.*

Eh ! nulle part, moi bleu ! elle n'y est plus !

LÉANDRE, *le regard terrible.**

« Je m'en vais commander aux mers de l'engloutir... »
 Ne me forcez pas à tirer ce fer !... (*Il met l'épée à la main.*)
 « Craignez les feux qu'il jette en sortant de prison,
 « Car il aurait bientôt embrasé la maison...
 « Dévoré tout-à-l'heure, ardoises et gouttières,
 « Plomb, fer, plâtre, ciment, peintures, marbres, verres,
 « Caves, puits, cours, perron, salles, chambres, greniers,
 « Offices, cabinets, terrasses, escaliers !... »

SANTEUIL :

Démolir le château de Chantilly ! Il ne m'appartient pas !...

LÉANDRE.

Ni la beauté dont vous êtes détenteur... vous l'avez séduite, peut-être ?

SANTEUIL.

Moi ! la séduire ! je n'ai pas seulement voulu la regarder...

LÉANDRE.

Ne pas regarder Zirzabelle !... un tel dédain est une offense, vous m'en rendrez raison.

SANTEUIL, *avec humeur.*

Eh ! me prenez-vous pour un maître en fait d'armes ? je ne suis pas d'épée, monsieur, je suis de plume.

LÉANDRE, *railleur, avec mépris.*

De plume !... vous avez ce rapport avec les oisons !

SANTEUIL, *qui s'anime graduellement.*

Impertinent !... vous parlez à un poète !...

LÉANDRE.

Quelle vanité !

SANTEUIL, *avec fierté.*

Le premier poète latin de France et du monde connu.

LÉANDRE, *vivement et appuyant.*

Ah ! vous avez de l'orgueil !

SANTEUIL.

Devant la sottise, l'orgueil est permis au génie.

* S. L.

LÉANDRE, *à part.*

Il avoue le troisième!... (*Haut, avec la plus grande impertinence.*) Toi, un génie, un poète!... méchant rimailleur!

SANTEUIL, *indigné.*

Rimailleur!...

LÉANDRE.

Tu auras tourné la tête à Zirzabelle avec tes misérables vers, tes détestables vermisses!...

SANTEUIL, *qui se monte de plus en plus.*

Vermisses!... aurez-vous bientôt fini de m'insulter?

LÉANDRE, *avec insolence.*

Hein?... plaît-il? tu voudrais te fâcher, je crois? eh bien! tant mieux! fâche-toi donc!... et viens te frotter à moi... que nous nous escrimions... (*Il tire son épée avec principes et se pose.*) Tiens, les appels du pied... le salut!...

SANTEUIL, *haussant l'épaule.*

Voulez-vous me laisser en repos?

LÉANDRE.

Regarde comme je suis posé!... *à la mousquetaire...* hein! et campé sur la hanche, hein!... et comme cette poitrine est effacée, hein!...

SANTEUIL.

Qu'est-ce que ça me fait!

LÉANDRE.

Et ce jarrét, hein?... fais-le donc plier... c'est de l'acier!... et comme ce bras reste gracieux et arrondi!

SANTEUIL, *se possédant à peine.*

Finirez-vous de me rompre les oreilles?

LÉANDRE.

Tu parles de rompre?... Tiens, voilà ce qu'on appelle rompre!...

SANTEUIL, *hurlant.*

Voulez-vous me quitter la place?

LÉANDRE, *marchant sur lui.*

Et marcher!... foncer sur l'adversaire, eh!... là!... (*Santeuil se sauve à droite, en se servant d'un fauteuil*

comme d'un bouclier.)^{*} Voilà ce que tu devrais apprendre, au lieu de gribouiller des vers... Où sont-ils tes vers, que je les passe au fil de l'épée?...

Il va au bureau et bouleverse tous les papiers.

SANTRUIL.^{**}

Profanation !... mes vers sacrés... mon hymne !...

LÉANDRE, avec dédain.

Tiens, poètereau !... les voilà, tes vers sacrés... tes sacrés vers... j'en fais une brochette... je les larda !...

Il enfle les papiers avec son épée.

SANTRUIL, laissant le fauteuil au milieu.

Les déchirer... je n'y tiens plus... la colère m'étouffe...

Il cherche quelque chose à lui jeter.

LÉANDRE, appuyant.

La colère !... vous vous y mettez donc enfin... allez, dégagez... fouettez...

SANTRUIL, qui ne se possède plus.

Oui, je ne suis plus un chanoine... je suis un chat tigre !... un chacal ! t'en iras-tu ?

Il lui jette à la tête un coussin de pied.

LÉANDRE, feignant de le parer avec son fer.

Parez en prime !...

SANTRUIL.

Tu ne veux pas t'en aller ?

LÉANDRE, le poursuivant.

Ah ! ah ! une ! deux ! ah ! ah ! tête ! ah ! ventre !

SANTRUIL, hors de lui.

Va-t'en ! va-t'en !...

LÉANDRE, perçant le dossier d'un fauteuil.

Touché, m'sieur !...

SANTRUIL, repassant à gauche.

T'en iras-tu !^{***}

LÉANDRE, élevant son épée.

Mort !...

SANTRUIL.

Tiens, scélérat !...

* L. S. ** S. L. *** L. S.

Il a saisi le vase de la Chine qui est sur la console et le lance avec fureur, au moment où Léandre disparaît par le fond.
— Le vase se brise en éclats.

SCENE XII.

SANTEUIL, *seul, tombant sur le fauteuil qui est au milieu.*

Ouf! j'en suis débarrassé!... *Le brigand!*... mais je l'ai manqué, malheureusement!... Et c'est encore moi qui paierai les pots cassés... (*Se levant.*) Quels dégâts!... à quel excès nous entraîne pourtant la colère!... Et ce désordre, ces ruines!... Tâchons d'arranger un peu tout cela!...

Il se met à relever ses papiers.

SCENE XIII.

SANTEUIL, L'OLIVE, *passe la tête entre les battans de la porte.*

L'OLIVE.*

Eh bien! monsieur... ce petit furieux vous a laissé? je viens de le voir courir comme un fou du côté de l'orangerie... (*Il s'avance. — Levant les bras et jouant la surprise.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça!

SANTEUIL, *avec humeur.*

Eh bien! c'est le champ de bataille!...

L'OLIVE, *cachant son rire.*

Vous vous êtes donc battu?

SANTEUIL.

Aide-moi à relever les morts, les blessés!...

L'OLIVE, *avec une exclamation.*

Ah!... vous avez tué cette superbe potiche du Japon? M^{me} la duchesse qui y tenait tant!...

Il ramasse les morceaux du vase.

SANTEUIL, *avec un embarras brusque.*

Je ne l'ai pas touchée... Elle est tombée toute seule...

L'OLIVE.

M. l'intendant qui me disait, l'autre jour : L'Olive, prends bien garde surtout à ne pas casser les vases de

* L. S.

la Chine... Tu en réponds sur ton magot!... (*Montrant les morceaux et imitant les crieurs.*) Ah ! r'commodeur de sayence!...

SANTEUIL.

C'est bon, imbécile!... caches-en les morceaux et ne dis rien.

L'OLIVE.

Monsieur, je vous prierai de me donner un certificat comme quoi je ne suis pas l'auteur de la casse... S'il me fallait payer ça pour réparer vos bêtises!...

SANTEUIL, avec emportement.

Tais-toi, ou je te réduis à l'état de cette potiche!... (*L'Olive se détourne pour rire.*) Mais, comme dit ce profane Poquelin : « Remettons-nous d'une alarme si chaude!... » je vais changer, car je n'en puis plus...

Il entre dans son alcôve dont les rideaux sont tirés.

L'OLIVE, à mi-voix et riant en rangeant le fauteuil qu'il remet à gauche.

Oui, tâche de te remettre si on t'en laisse le temps... Ce pauvre homme ! ils veulent le faire damner!... je crois bien que les trois quarts de la besogne sont faits ! mais il n'est pas au bout de ses peines... je ne sais pas ce qu'ils lui préparent encore là-bas... j'ai vu ces farceurs qui apprêtaient l'artillerie du château... Ils ont placé le fauconneau dans le jardin... (*Musique à l'orchestre.*) Ah ! voilà que ça commence!...

On entend une longue rumeur au loin et des cris : Ah ! ah ! courez ! courez ! séparez-les !

SANTEUIL rentre avec un autre habit qu'il achève de passer.

Hein?... il n'y a donc pas moyen d'être une seconde en repos ? qu'est-ce que c'est?...

L'OLIVE, à la fenêtre.

C'est un jeune homme blanc qui se sauve dans le parc... ah ! il est poursuivi par le petit furibond de tout-à-l'heure, venez donc voir...

SANTEUIL, allant regarder.**

C'est un de ces histrions italiens !... quelle plaie d'Égypte que ces malheureux !... (*Il redescend.*)

* L'O. S. ** S. L'O.

L'OLIVE.

Ah ! oui... c'est ça... tout-à-l'heure, je l'ai entendu qui criait : Il m'a ravi ma Zirzabelle... il me paiera ce rapt !

SANTEUIL.

Qu'ils s'éventrent, s'ils veulent, pourvu que j'en sois débarrassé... (*On entend deux coups de feu.*)

L'OLIVE tombe la face contre terre en tremblant de tous ses membres.

Oh ! là, là !...

SANTEUIL, faisant un bond.

Va donc voir, animal ! au lieu de trembler... Peut-être y a-t-il eu mort d'homme !... (*Il force L'Olive à se relever et le fait sortir par le fond.*) Venez donc à la campagne pour être tranquille !... Si le château de Chantilly n'est pas plus calme que cela, M. le duc pourra garder son appartement... je lui donnerai congé !...

Il s'assied à gauche. — Musique plus agitée.

L'OLIVE, rentrant par le fond.*

Ah ! monsieur ! quel malheur ! quel malheur ! il est tué !

SANTEUIL, avec effroi, se levant.

Qui ça ?... M. le duc du Maine ?

L'OLIVE.

Eh ! non !... Le jeune homme blanc ! il est tué !... et on l'apporte ici !...

SANTEUIL.

Ici !... je n'en veux pas !... je n'en veux pas !

L'OLIVE.

On n'a pas trouvé le médecin du château... Ses camarades ont su que vous étiez docteur...

SANTEUIL.

Docteur ès-lettres et non en médecin !... Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

L'OLIVE, d'un air paterne.

Ah ! monsieur !... La charité chrétienne !...

SANTEUIL.

Saprebleu ! je ne suis pas chirurgien.

* S. P^O.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SCAPIN, MEZZETIN et SCARAMOUCHE,
apportant PIERROT sur un brancard.

Ils le déposent au milieu et le montrent à Santeuil avec des
gestes de pitié.

CHOEUR.

AIR : *M. d' Malbrough est mort.*

Doctor savantissima,
Plaignate, soignate sta victima,
Di vostra main subliama,
Per la far vivere,
Daignate purgare,
Postea saignare,
Clysterium donare.
Doctor, etc.

Santeuil veut en vain s'expliquer avec eux : il les repousse
et ils sortent par le fond en pouffant de rire.

L'OLIVE, feignant d'être attendri.*

Pauvre jeune homme ! dans quel état le voilà !... C'est
fini !

SANTEUIL, à part, redescendant.

Ah ! ça, mais ces figures... serait-ce encore un tour
qu'on veut me jouer?... (*Haut, et feignant.*) Est-ce qu'il
est tout-à-fait mort?...

L'OLIVE.

Je ne m'y connais pas beaucoup, ne m'étant jamais
trouvé dans cette position-là ! (*Ils s'approchent de Pierrot, qui, en étendant les bras, leur donne à chacun un soufflet. L'Olive, saisi, se tenant la joue.*) Monsieur ! il me semble qu'il remue?...

SANTEUIL, se frottant la joue.

Parbleu ! il a même les mouvemens assez brusques !

PIERROT, soupirant très-bruyamment.

Oh ! ah ! ouf !...

L'OLIVE, jouant l'étonné.

Ça doit être son dernier soupir... au dernier les
bons!...

* S. P. L.

SANTEUIL, *dissimulant.*

Ce garçon-là... il aurait besoin d'une saignée... (*Se rapprochant de Pierrot.*) Je dois avoir ma lancette...

Pierrot gigotte.

L'OLIVE.

La saignée lui fait de l'effet!...

PIERROT, *geignant très-fort.*

Hein!... je prendrais bien quelque chose!...

L'OLIVE, *qui est ainsi que Santeuil penché près de Pierrot.*

Du vinaigre des quatre voleurs?...

PIERROT, *leur prenant le nez à tous deux.*

Non, pas ça... pas ça... Quelque chose de bon.

SANTEUIL.

Lâchez-moi donc!...

PIERROT.

Je ne sais plus ce que je fais... Docteur... c'est l'effet de ma blessure...

SANTEUIL.

Ah! ça, où donc avez-vous été blessé?

PIERROT.

Ah!... partout, docteur! partout!

SANTEUIL, *passant par-devant lui en l'examinant.*

Maudit farceur!... (*A part.*) Ce n'est pas par-devant, toujours.

PIERROT *qui allonge un coup de pied au derrière.*

V'lan!...

SANTEUIL, *croyant que c'est L'Olive.**

Comment, drôle!... (*Il lui rend le coup de pied.*) Je suis frappé de stupeur!...

L'OLIVE, *criant, passant à gauche.*

Mais, monsieur, ce n'est pas moi!...

SANTEUIL, *à part.***

Voilà mes soupçons justifiés!

L'OLIVE, *regardant Pierrot.*

Ça va-t-il mieux, mon ami?

PIERROT.

Ah! non!... ça s'en va... je suis un homme occis...

* P. L'O. S. ** P. S.

SANTEUIL, *raillant.*

Oh ! que non !...

PIERROT.

Oh ! que si !

SANTEUIL.

Oh ! que non !

PIERROT.

Oh ! que si !... puisque je suis mort !...

AIR *connu.*

Au clair de la lune,
Le pauvre Pierrot,
A sa belle brune
Ne dira plus mot !
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
En terre on m'emporte...
Mes amours, adieu !

(Il reprend avec les deux autres sur le motif des variations.)

L'OLIVE, à part.

SANTEUIL, à part.

Blanc comme la lune,

O rage infortune !

Mon ami Pierrot,

Infâme complot !

De son infortune

De mon infortune,

Lui dira le mot ;

Quel est donc le mot ?...

(Riant.) Sa rage est si forte,

Mais j'entends qu'il sorte :

Qu'il forme le vœu

Il faut avant peu,

Qu'un diable l'emporte

Qu'au diable on l'emporte

Pour l'amour de Dieu.

Pour l'amour de Dieu. (1)

SANTEUIL, *qui commence à s'impatiser, à part.*

Ah ! mauvais drôle !... il faut que je me venge de toi.
(Haut, en allant derrière Pierrot.) Un bain lui sera très-favorable... L'Olive, va m'appeler le jardinier avec son fils... (Bas.) Je vais le faire plonger dans le bassin du parc !

(1) On peut passer ce morceau ; et alors, Pierrot continue en disant :

Il m'est bien pénible de mourir aujourd'hui, j'étais invité à dîner en ville pour demain... (D'un air gourmand.) il devait y avoir des ortolans farcis.

PIERROT, *qui a écouté.*

Diable !

L'OLIVE, *à Santeuil.*

Oui, mousieur...

Il a en ce moment la tête au-dessus de celle de Pierrot.

PIERROT, *levant le nez et bas à L'Olive.*

Défends-lui de venir !

L'OLIVE, *à mi-voix.*

Oui, mamzelle... *(Il sort par le fond.)*

PIERROT, *d'une voix plaintive.**

Vous voulez me renvoyer ! homme barbare ! barbare homme !... quand je meurs pour vous, ingrat homme !

SANTEUIL, *révolté.*

Pour moi ? par exemple !...

PIERROT.

Oui, Léandre m'a tué à cause de notre Zirzabelle à tous trois, que vous nous avez soufflée... comme une omelette !... perfide homme !... promettez-moi de la rendre heureuse... *(Il prend une prise dans la tabatière de Santeuil.)* Elle est très-gentille... Si vous savez la prendre, vous en aurez toute sorte d'agrémens.

SANTEUIL, *regardant au fond.*

Je t'en donnerai de l'agrément, quand ils vont venir !

Il passe à gauche.

PIERROT.**

Docteur, vous devez avoir quelque baume pour mes douleurs, un peu de pâté de Chartres ou de pâté de foie !

SANTEUIL, *avec ironie.*

Dans l'état où vous êtes penser au pâté !

PIERROT.

C'est *souverain* pour les blessures !... j'ai eu le malheur de me battre à jeun... et c'est bien malsain !

SANTEUIL, *d'un air goguenard.*

Laissez-moi donc tranquille... Vous vous êtes battu comme je danse !... *(Il va pour priser.)*

PIERROT, *faisant sauter tout son tabac.*

Oh ! docteur... un duel terrible !... au tromblon, qui

* L. P. S. ** S. P.

était bourré, bourré... (*Santeuil fait un geste d'incrédulité.*) Je puis vous montrer le plomb homicide...

SANTEUIL.

Ouais!... je serais curieux...

PIERROT, *semblant tirer avec effort de sa poche.*

Aïe! tenez... rouge encore de mon sang... (*D'un autre ton.*) Non, c'est une pomme d'apis... (*Il la mange.*) Je vais trouver la balle... Tenez... j'en ai encore trois comme ça dans le corps... (*D'un autre ton.*) non... c'est un pruneau!...

SANTEUIL, *raillant.*

Vous allez vous faire mal...

PIERROT, *vivement.*

Si quelque chose peut me sauver, c'est quelque bon morceau bien croustillant, bien succulent... J'ai tellement étudié le bel art de la gueulardisse!...

SANTEUIL, *allant à droite, et s'impatientant.* *

Mais que fait donc ce maudit valet?... il ne vient pas me débarrasser de ce drôle!...

Il agite la sonnette qui est sur la console, à droite.

PIERROT, *se levant avec effroi.*

Vous sonnez?... c'est pour mon enterrement?

SANTEUIL, *raillant.*

Non, c'est pour qu'on vous emporte, et qu'on me serve... car j'ai votre maladie, aussi... je meurs de faim!

PIERROT, *vivement et à part.*

Voilà ce que j'attendais!... (*Haut.*) Ah! si je ne bois pas quelque chose, ma soif hâtera ma fin!... (*Se laissant aller de tout son poids sur Santeuil.*) Oh! je vais passer...
Lazzis. Santeuil le laisse fléchir et le pose par terre en riant.

SANTEUIL, *derrière lui, le regardant.*

Êtes-vous mieux comme cela?...

PIERROT, *levant la tête, d'un air malin.*

Ah!... je suis bien bas... remonte-moi un peu.

SANTEUIL, *s'éloignant.*

Tu es trop lourd.

* P. S.

PIERROT.

Ah ! Dieu ! voyez comme je suis déjà fondu !... si encore c'était un fondu au fromage !...

SANTRUIL, *criant*.

L'Olive ! L'Olive !

SCÈNE XV.

LES MÊMES. L'OLIVE.

L'Olive apporte une table servie qu'il pose derrière Pierrot. Il y a sur la table un faisan entouré d'oranges, un autre petit plat, du pain, un verre, une carafe dans laquelle il y a du vin, couteau, fourchette, serviette, etc. *

L'OLIVE.

Mais me voilà, monsieur... Le jardinier n'a pas pu monter. Il est ivre-mort !...

Il jette un coup d'œil à Pierrot.

PIERROT.

Le malheureux n'est pas à plaindre !...

SANTRUIL, *bas à L'Olive*.

Tâche donc de me débarrasser de cette canaille.

L'OLIVE, *affairé, feignant d'avoir mal entendu*.

Non, monsieur, ce n'est pas une volaille...

Il sort par le fond, emporte le brancard et rentre un instant après.

PIERROT, *sortant de son accablement et aspirant*. **

Dieu !... quelle atmosphère embaumée vient réveiller mes sens engourdis ?... c'est comme une rosée bienfaisante qui rafraîchit tout mon être !... je connais ça... je connais ça !...

SANTRUIL, *avec joie*.

C'est possible, c'est mon dîner... un superbe faisan !
(Il porte la table à droite. A part.) Je vois son projet !...

PIERROT, *tournant vivement la tête et se levant*.

Brrr !... je l'avais deviné... il doit être truffé... Tenez, déjà mon regard brille comme un diamant... je suis sûr que je suis rouge cramoisi, de volupté !...

L'Olive rentre.

* P. L'O. S

** P. S.

SANTEUIL, *d'un ton goguenard.**

Pas encore... mais ça viendra quand vous me l'aurez vu manger.

PIERROT, *faisant un soubresaut.*

Tout seul ?

SANTEUIL.

Tout seul, comme un compère!...

Il s'assied devant la table.

PIERROT.

Oh ! homme anthropophage!... Eh bien ! votre dîner, je vous l'achète!...

SANTEUIL, *surpris d'abord.*

Allons donc !

PIERROT.

Vingt louis pour le repas complet.

SANTEUIL, *alléché.*

Vingt louis?...

PIERROT.

En or !

SANTEUIL, *à part.*

Quelle aubaine !

PIERROT, *à part.*

Le combat s'établit entre l'avarice et la gourmandise.

SANTEUIL *l'interrompt avec défiance.*

Hum!... vous n'avez peut-être pas le sou?...

PIERROT, *tirant une énorme floche.*

Tenez, entendez-vous les petits poissons qui frétil-
lent dans ce filet de soie?...

Il les fait tinter de la main gauche.

SANTEUIL, *sautant sur la bourse.*

Voyons !

PIERROT *la fait passer dans l'autre main.*

Tout-à-l'heure!... à vingt louis, le faisan et le cham-
bertin?... Vingt louis, messieurs... (*Regardant L'Olive.*)
Qui est-ce qui a dit vingt et un ?

L'OLIVE, *s'en défendant.*

Ce n'est pas moi.

* P. S. L'O.

PIERROT.

Personne ne dit mot?...

SANTEUIL, avec éclat, montrant la table.

Adjugé!

PIERROT, tenant la bourse et montrant le diné.

Donnant!...

SANTEUIL, montrant le diné et prenant la bourse.

Donnant!...

PIERROT, passant à la table. *

Vivat!...

SANTEUIL passe vivement, s'agenouille et compte les louis avec avidité.

Y a-t-il bien le compte?

PIERROT, à part, le montrant du doigt.

Le péché d'avarice!... (L'Olive rit avec Pierrot.)

SANTEUIL, avec éclat.

L'Olive... cours me chercher le dîner tout pareil.

L'OLIVE, criant comme les garçons.

Voilà, monsieur... vous allez bien! vous êtes sur le gril.

Il sort en courant par le fond.

PIERROT.

Ah!... me voilà ressuscité, grâce à vous, docteur; les oies sauvèrent le Capitole!... un faisan va sauver Pierrot.

Santeuil s'assied.

PIERROT.

AIR : *Joli Gille* (de Grisar).

Joli Gille, joyeux Gille,

Joli Jean,

Jean Gille,

Est encore agile,

Vivant,

Bien portant. (1)

Comme je m'en vais surprendre

Ce scélérat de Léandre

Qui m'avait assassiné!...

* S. P. L'O.

(1) On peut se borner au refrain, en prenant le dernier strophe.

Tandis qu'on ira le pendre,
Je veux chanter à son né...

Joli Gille, joyeux Gille, etc.

(Il danse sur la ritournelle et s'assied à la table.)

L'OLIVE, *rentrant et apportant une carafe d'eau et un morceau de pain sur un petit guéridon.* *

Monsieur, vous êtes servi!...

Il pose le guéridon à gauche.

SANTEUIL.

Qu'est-ce que cela?... du pain et de l'eau?

L'OLIVE.

Tout ce que j'ai pu avoir!... La cuisine a suivi M. le duc au rendez-vous de chasse... et le maître-d'hôtel a emporté la clef des offices.

PIERROT, *à part, lui jetant un coup d'œil.*

Très-bien!

L'OLIVE.

Mais il y aura grand souper cette nuit après le spectacle... dans une huitaine d'heures d'ici...

SANTEUIL, *en colère, se levant.*

Cette nuit!... Je me moque bien de leur souper! Je vais donc rester à jeun?...

L'OLIVE, *montrant le pain.* **

Oh! non... avec ça!...

SANTEUIL, *brusquement.*

Du pain sec!... du pain sec!

L'OLIVE.

Ça vous fera une petite mortification!

PIERROT, *lui montrant une cuisse du faisan.*

Quel arôme... flairez-moi ça!...

SANTEUIL.

Oh! délicieux!... (*Arrêtant le bras de Pierrot qui allait manger.*) Une proposition... Si nous mêlions nos deux diners?

PIERROT, *se levant.*

Eh bien! je suis de votre avis... pour manger un faisan, il faut être deux...

* S. L'O. P. ** L'O. S. P.

SANTEUIL.

N'est-ce pas?

PIERROT.

Oui... moi et le faisan!... (*Retournant s'asseoir à la table.*) Farceur!... Vous sentez qu'un pareil dîner vaut de l'or... pour le moins les vingt louis que j'avais dans ma bourse!...

SANTEUIL, à part.

Ah! coquin!... (*Haut.*) Est-ce que par hasard vous voudriez me le revendre?...

PIERROT, le regardant fixement.

Non!... Mais, par exemple, je vous le jouerais bien.

SANTEUIL.

Le jouer?... (*À part.*) Au fait...

PIERROT, se levant.

Justement, j'ai mes dés sur moi... (*Il tire de sa poche un cornet et des dés. Tenant le cornet.**) Allons, le faisan et la bouteille contre vos vingt louis!

SANTEUIL.

J'y consens.

PIERROT, jetant les dés à terre.

Onze!...

L'Olive est venu prendre part au jeu, à la droite de Santeuil, et, courbé, regarde le coup.**

SANTEUIL.

Oh! oh! c'est un beau point!...

PIERROT, à part, changeant les dés.

Je suis sûr de mon fait... Il amènera douze... (*Haut, en lui donnant le cornet.*) A vous!...

SANTEUIL, jetant les dés.

(*Avec joie.*) Douze!...

Il remet le cornet sur le guéridon.

L'OLIVE bat des mains.

Ah!...

Il sort en riant et emporte la carafe, le pain et le cornet.

* S. P.

** P. S.

SCÈNE XVI.

PIERROT, SANTEUIL.

PIERROT, *passant à gauche.* *

Quel guignon ! j'ai perdu...

SANTEUIL, *trionphant.*

A moi le dîner !... Mon cher monsieur, comme je n'ai pas votre système, nous serons trois !

PIERROT.

Ah ! à la bonne heure !

SANTEUIL,

Oui, trois : le faisan, la bouteille et moi !

PIERROT, *pleurant.*

Ah ! mon bon petit chat noir !... vous m'en donnerez bien une part !... Mon bon petit chat noir !...

SANTEUIL, *défendant son dîner.*

Pas ce qui vous entrerait dans l'œil !

PIERROT, *d'un ton sérieux.*

Oh ! vous ne voudrez pas commettre le péché de gourmandise ?

SANTEUIL,

Je le commettrai... j'y suis décidé... il en arrivera ce qui pourra !

PIERROT.

Fi ! que c'est vilain d'être sur sa bouche !... quand on l'a aussi grande que la vôtre !

SANTEUIL, *riant.*

Elle ne l'est pas trop quand elle est pleine !

PIERROT, *étendant la main.*

Donnez-moi une aile.

SANTEUIL, *lui donnant une tape.*

A bas les pattes !

PIERROT, *passant de l'autre côté.*

Donnez-moi une cuisse !

SANTEUIL.

Non !...

* S. P.

PIERROT, *pleurant.*

Oh ! oh ! pauvre Pierrot !

SANTEUIL.

Allez-vous-en !... ça vous ferait trop de peine !... et moi ça me gênerait.

PIERROT, *lui faisant les cornes.*Hou ! Adieu, vilain avare !... Adieu, vilain gourmand.
Il remonte.SANTEUIL, *riant.*

Bien des choses chez vous !... Mes complimens à Zirzabelle !...

Pierrot fait une fausse sortie et revient se blottir derrière le grand fauteuil où est assis Santeuil.

SANTEUIL.

Gourmand, dit-il !... Oh ! oui... avec délices. Je vais donc dîner à mon aise, tranquillement !... (*Il découpe le faisant.*) Ces truffes ont un parfum !... (*Il se sert une aile dans une assiette, puis prend la bouteille et remplit son verre. Pendant ce temps, Pierrot enlève l'aile qui est dans l'assiette et la mange.*) Eh bien ! il me semble que j'avais quelque chose dans mon assiette... Cependant, je suis bien sûr... (*Il regarde par terre pour chercher l'aile ; pendant ce temps, Pierrot avale le contenu du verre.*) C'est particulier !... est-ce que par mégarde ?... Non... Et mon verre !... Vide, à présent... Il y a donc des farfadets ici ?... (*Lorgnant la bouteille à travers le verre.*) Heureusement la bouteille est encore assez complète !... et pour plus de sûreté... (*Il place la bouteille près de lui, à sa gauche, et mange.*) Délicieux faisan !... ô Providence ! fais-en, fais-en moi manger toujours de pareils !... (*Pendant qu'il mange, Pierrot, grimpé derrière le fauteuil, introduit un chalumeau de paille dans le goulot de la bouteille et boit. On voit le vin disparaître petit à petit.*) BUVONS, maintenant !... Plus rien... Et Et elle n'a pas bougé !...

PIERROT, *derrière le fauteuil, montrant une autre bouteille.*

Voilà qui va me le livrer tout-à-fait !...

SANTEUIL, *le flacon à la main.*

Est-ce que ce malheureux flacon aurait la lâcheté de fuir?

PIERROT, *derrière le fauteuil.*

Hé! non, vieux Bacchus!...

Il lui enlève son flacon et lui donne la bouteille en échange.

SANTEUIL, *se levant et passant la bouteille sur la table.*

Il est encore là... Ah! voleur! je vais t'attraper!

PIERROT, *courant autour de la chambre.**

Pas encore!... *(Il passe à gauche.)*

SANTEUIL.**

Coquin!... tu n'as pas de honte de me faire un trait si noir... *(Il est près de le saisir au fond.)*

PIERROT, *lui lançant une poignée de farine à la figure.*

Tiens! voilà pour changer!...

Il s'esquive par le fond en lui fermant la porte au nez.

SCÈNE XVII.

SANTEUIL, *seul.*

Reviens-y donc!... Quel petit brigand... comme il m'a arrangé... *(Il va près du miroir s'essuyer avec sa serviette.)* Mais son repas va me consoler... *(Il s'essuie, va se rasseoir à la table et remplit son verre.)* Réparons le temps perdu!...

Air du *Palankin.* (Henrion.)

Maudits baladins,

Quelle persistance!...

Ils voulaient, je pense,

Punir mes dédains.

Depuis ce matin,

Contre leur engeance

J'ai soif de vengeance... (bis)

Et de Chambertin! (Il boit.)

Tiens... mais, au juger,

C'est un étranger!... (Il reboit.)

Il dût voir, ou je m'abuse,

Son pampre fleurir,

• S. P. ** P. S.

Son raisin mûrir,
 En Grèce... ou bien à Syracuse?...
 N'importe, sois le bien venu,
 Tu m'as touché, noble inconnu !
 (La main sur le cœur.)
 De ton pays, puisqu'on t'exile,
 Là, viens te réfugier ;
 Le Français est hospitalier,
 Et Jean Santeuil t'offre un asile!

(Il boit. Le dégustant.)

De mes ans, des tiens,
 La date est pareille...
 En livre, en bouteille,
 J'aime les anciens ! (Il reboit.)
 O jus précieux !...
 Plein de poésie !...
 O liqueur choisie !
 C'est de l'ambrosie !
 Je suis dans les cieux !

(Il est tout-à-fait gris.)

Mongarçon, voilà le moment de rimer un petit brin... tu n'as pas le droit de voler la postérité qui attend tes vers immortels!... Prou!... j'ai la tête un peu... Si je prenais du café... cette boisson spiritueuse découverte en Arabie... par le prier d'un monastère... elle doit m'inspirer!... (Il prend la sonnette et l'agite, sans s'apercevoir qu'elle ne rend aucun son.) Oui... ce brave homme avait remarqué que les chèvres... c'est très-drôle!... les chèvres qui mangeaient de ce fruit étaient extrêmement vives et très-éveillés... Alors, il s'avisa d'en faire boire à ses moines qui dormaient toujours comme des pots, quand il s'agissait de venir chanter les matines!... (Se levant et agitant la sonnette.) Mais, cette sonnette dort donc aussi?... (Il s'aperçoit qu'il la tient mal.) Ah! voilà!... (Il la fait tinter.)

L'OLIVE, parlant en dehors à quelqu'un.

Justement voilà M. de Santeuil qui m'appelle.

(1) Si l'actrice est avancée dans son changement, on peut couper ceci, et faire tinter la sonnette.

SCÈNE XVIII.

SAN TEUIL, L'OLIVE, *entrant par le fond.*

SANTEUIL, *la langue épaissie.**

Tu es là?... Donne-moi de cette boisson qui passera comme Racine, à ce que dit M^{me} de Sévigné...

L'OLIVE, *étonné.*

Vous voulez boire des racines... de la guimauve?

SANTEUIL.

Non! cette boisson que l'ambassadeur de Constantinople, Soliman-Aga, a mise à la mode.

L'OLIVE.

Ah!... ga!... je ne connais pas!... (*A part.*) Le flacon fait son effet!...

SANTEUIL.

Butor! que tu as peu d'érudition... Je te demande du café.

L'OLIVE.

Oh! c'est très-facile... du café pour un?...

SANTEUIL, *criant.*

Pour plusieurs... j'en prendrai ce que je voudrai...

L'OLIVE, *à mi-voix.*

Chut! ne criez donc pas... j'ai dit que vous étiez malade à ce petit vieux qui vous demande.

SANTEUIL.

Encore! Personne!... quand te serait le roi lui-même!...

L'orchestre joue l'entrée de Basile au troisième acte du Barbier.

L'OLIVE, *bas et d'un air hypocrite.*

Ce n'est qu'un petit père capucin...

Il sort par le fond.

SANTEUIL, *vivement et se passant la main au front.*

Un capucin? un moine?... je dois le recevoir!... Il vient sans doute de la part du chapitre pour chercher mes vers!... Cachons tout cela!...

Il jette sa serviette sur sa table qu'il range à droite ainsi que le fauteuil. — L'Olive rentre par le fond avec le café qu'il sert sur le guéridon, à gauche.

* L'O. S.

SCENE XIX.

L'OLIVE, *sort par le fond*, SANTEUIL, *à droite*,
COLOMBINE.

SANTEUIL, *tout en rangeant*.

Quelle journée... il est écrit que je n'aurai pas un instant de repos!...

Colombine entre furtivement par la gauche; elle est en élégant costume de caractère.

COLOMBINE, *d'une voix douce*.*

Allons, M. de Santeuil, ne vous échauffez pas... le café se refroidirait...

SANTEUIL, *se retournant*.

Hein?... (*Saisi*.) Ah!... (*Il reste stupéfait*.) Qu'est-ce que cela?

AIR : *Ce sont des oiseaux de passage.*

Une femme en place d'un moine?

Fuyons!

(*Ici on entend un bruit de serrure à la porte du fond que L'Olive ferme du dehors.*)

COLOMBINE, *avec un pas en avant*.

Du tout, il faut rester!

SANTEUIL, *éperdu*.

Je suis un nouveau saint Antoine!

COLOMBINE, *souriant*.

Oh! c'est un peu trop vous flatter,

Car on espère vous tenter.

SANTEUIL.

Est-ce l'âme

D'un démon?

Ou la femme

De Pharaon?...

Que faites-vous là, Putiphar?

COLOMBINE.

Si je viens chez vous aussi tard,

Excusez mon audace,

Jupiter du Parnasse :

Comme Hébé, je prends place...

Pour verser le nectar !

Je verse le nectar !

(Elle place le pied droit sur le fauteuil avec la cafetière en main, dans l'attitude d'Hébé servant Jupiter.)

SANTEUIL, *criant*.

Quelle horreur !...

COLOMBINE.

Plus bas !... si l'on savait que je suis chez vous, vous seriez compromis !... regardez-moi !... je suis assez compromettante...

SANTEUIL, *durement*.

Qu'est-ce que ça me fait ?

COLOMBINE, *d'un ton doux*.

Quel air sévère !... vous êtes donc bien fâché de m'avoir vue ?...

SANTEUIL, *la regardant de côté, avec une grimace*.

Moi ?... non... mais... (*A part.*) C'est qu'elle est charmante !...

COLOMBINE.

Allons !... (*Elle lui prend la main, il la retire vivement.*) Est-ce que vous croyez que ce sont des griffes ?...

SANTEUIL.

Non, non... (*Il se laisse prendre la main.*) Au contraire !... (*A part.*) Elle a une main douillette !... douillette !...

COLOMBINE, *l'attirant près du guéridon*.

Venez... mettez-vous là... (*Elle le fait asseoir et s'assied à côté de lui.*) L'aimez-vous bien sucré ?... (*Passant son bras sous celui de Santeuil.*) Là ! comme on est bien ainsi... (*Santeuil se dégage et se lève. Se levant aussi.*) Vous me repoussez ?... (*Santeuil la chasse d'un geste. Émue et pleurant.*) Vous me chassez ?... pauvre Colombine !... au lieu de me protéger contre deux amoureux qui me persécutent...

SANTEUIL, *se rappelant*.

Colombine !... ah ! oui... le matamore ?... et l'homme blanc ? Vous ne les aimez donc pas ?...

COLOMBINE, *avec confiance.*

Je ne puis pas souffrir les jeunes gens!

SANTEUIL, *de la meilleure foi.*

Oh! vous avez bien raison!

COLOMBINE.

Ce qui me plaît, c'est la célébrité d'un poète entre deux âges!... Vous êtes si supérieur à Léandre!... Et vous étiez beau, quand vous avez voulu lui jeter à la tête... (*Elle montre la console où était le vase.*)

SANTEUIL, *à part.*

Quel regard!... (*Haut.*) Vous m'avez vu?...

COLOMBINE.

J'étais là dans votre alcôve...

SANTEUIL.

Quoi? dans mon... Dieu! si l'on avait surpris une femme si pimpante, si agaçante!... qu'aurait-on dit? je vous le demande?...

COLOMBINE.

Vous auriez répondu que c'était une de vos pénitentes... une pécheresse, qui venait se faire convertir...

SANTEUIL, *se grattant l'oreille.*

Hum!... Ça serait bien de l'ouvrage pour moi, il y aurait trop à faire!... une comédienne!... car vous en êtes une!... (*Il remonte et passe à gauche.*)

COLOMBINE.*

Eh! mon Dieu! une femme comme une autre!...

SANTEUIL.

Mieux qu'une autre... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire pire qu'une autre!... car on dit que vous êtes si coquettes?...

COLOMBINE.

Les coquetteries qui s'adressent à tous ne font de mal à personne!...

SANTEUIL, *à lui-même.*

C'est vrai!... mais, vous vous montrez sous des costumes...

* S. C.

COLOMBINE.

Variés, pour paraître toujours nouvelles!...

SANTEUIL.

Non, mais des costumes qui sont... comme s'ils n'étaient pas!...

COLOMBINE, souriant.

Ah! oui, légers?... fort léger... quand nos moyens nous le permettent!...

SANTEUIL.

Et puis, on dit que sur vos théâtres, vous chantez des chansons qui...

COLOMBINE.

Oh! mon Dieu! les couplets de nos auteurs sont souvent bien innocens... Jugez-en :

AIR : *De Troubadour.* (Jean de Paris.)

Tout pour charmer,
 Du ciel reçut une âme ;
 Tout doit aimer,
 La fleur, l'oiseau, la femme !
 A nos genoux, l'homme le plus rebelle
 Nous dit : Ma belle,
 Paie à ton tour,
 D'un doux retour,
 Un peu d'amour !

SANTEUIL.

Vous avez une voix... (*Se reprenant.*) Mais ce qu'il y a d'affreux, dit-on, ce sont vos danses?...

COLOMBINE.

On danse chez nous comme à la cour... Voyez plutôt... Musique. — Pas de la nonne dans Robert-le-Diable. Elle danse.

SANTEUIL, rangeant vivement le guéridon, les sièges, et s'asseyant.

Quel ravissant petit pied!... quelle taille divine!... quelle pose gracieuse!...

COLOMBINE, l'appelant.

Voulez-vous être le cavalier?...

COLOMBINE.

SANTEUIL, *étonné*.

Moi?...

COLOMBINE.

Eh bien! David n'a-t-il pas dansé devant l'arche?
Un roi valait bien un chanoine irrégulier!...

SANTEUIL, *riant et se levant*.

C'est juste!...

COLOMBINE.

Et le cardinal de Richelieu n'a-t-il pas dansé une sa-
rabande pour plaire à la reine Anne d'Autriche?...
Voilà des autorités, j'espère...

SANTEUIL.

C'est vrai... un chanoine, c'est bien moins qu'un
cardinal...

COLOMBINE.*

Soutenez-moi... vos bras autour de ma taille...
(*Santeuil, après quelques passes de Colombine s'éloi-
gne d'elle avec effroi, et elle dit à part.*) Oui, oui, sau-
ve-toi... je te rattraperai bien...

Elle va le reprendre par la main et l'attire à elle. À la fin de
la danse, Colombine, à genoux devant Santeuil, s'approche
si près de son visage qu'il s'oublie et l'embrasse.

COLOMBINE, *avec éclat, se relevant*:

Victoire!... Voilà le septième!

SANTEUIL, *étonné et content*.

Bah! Il en faut sept?... et ce n'est que le premier...
J'en ai encore six!... (*Il veut l'embrasser de nouveau.*)

COLOMBINE, *le tenant à distance*.

Mais non!... le septième péché est capital!...

SANTEUIL, *restant le bec tendu*.

Comment?...

COLOMBINE.

N'avez-vous pas été tour à tour...

AIR de la Poupée.

PARESSEUX ! ORGUEILLEUX ! GOURMAND !
AVARE ! ENVIEUX ...

* C. S.

SANTEUIL, se cachant la tête.

Je m'abhorre !

COLOMBINE, faisant le geste de l'épée.

Et COLÈRE !...

SANTEUIL.

Je me déplore !

COLOMBINE.

Ça fait six !... et le plus charmant

Sur cette joue est tiède encore,

Oui, tiède encore !

SANTEUIL, vivement.

Ce péché n'est pas de mon choix !

Je l'ai commis par ignorance !...

COLOMBINE, avec finesse.

Hum !... si c'est bien vrai, vieux sournois,

Vous n'êtes pas fâché, je crois,

D'en avoir fait la connaissance,

La connaissance !

SANTEUIL, qui ne la reconnaît pas encore.

Mais comment savez-vous donc ?...

COLOMBINE.

Rappelez-vous Arlequin, Léandre et Pierrot, qui vous les ont fait commettre.

SANTEUIL, bas.

Quoi ! c'était vous ?... Eh bien ! je le confesse... mais à Colombine seulement.

COLOMBINE.

Alors, votre billet devient une lettre de change.

Elle lui montre sa lettre.

SANTEUIL.

Comment ?

COLOMBINE, lisant sur la lettre.

« Il faudrait, pour consentir, que j'eusse commis en un seul jour les sept péchés... »

SANTEUIL.

Petite rusée !... Ah ! bien joué, bien joué !

COLOMBINE, lui remettant un rouleau de papier,

Et voici le manuscrit de votre pièce...

SANTEUIL.

Donne... je vais le signer comme un bon père. Il ne sera pas dit que Santeuil aura désavoué son enfant...
(Il se met debout à son bureau. — Voix en dehors)
 Bravo ! bravo !...

Ici éclatent des applaudissemens derrière le théâtre ; les portes, les fenêtres, les ceils de bœuf s'ouvrent, et l'on voit paraître la troupe italienne en costume de caractère, Arlequin, Pierrot, Scaramouche, Mezettin, Lelio, le docteur, Scapin, Argentine, etc., et L'Olive qui a ouvert la porte du fond.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA TROUPE.

L'OLIVE, *

La farce est jouée !

SANTEUIL, *furieux*.

Ah ! les coquins !... ils étaient tous du complot !...

Il veut courir sur L'Olive.

COLOMBINE, *l'arrêtant*.

Avec permission de M^{me} la duchesse du Maine !...

SANTEUIL, *qui tenait toujours le manuscrit*.

Allons... voilà votre diablesse de comédie... Je vous permets de dire qu'elle est de moi... D'ailleurs, on le verra bien aux beautés qu'elle renferme !... *(A Colombine.)* C'est à vous que je la donne.

COLOMBINE, *avec joie, en prenant le rouleau*.

Merci !... C'est ma dot !... C'est la fortune de la comédie italienne !

TOUS.

Vivat !...

SANTEUIL, *à part, à Colombine*.

Dis donc... quand tu en voudras d'autres, un seul péché suffira... Tu sais lequel ?...

COLOMBINE, *disant non de l'index*.

Nenni !... Je ne le commettrai plus qu'avec mon mari !

* L'O. C. S.

CHOEUR FINAL.

AIR : Fragment de M. Nargeot.

Enfin, nous possédons
L'œuvre du grand poète!
Notre fortune est faite.

Bravo ! bravo ! nous triomphons !

AIR de Julie.

COLOMBINE, au public.

(Elle compte les péchés sur ses doigts à mesure.)

En fait d'esprit, AVARICE et PARESSE,
Ont pu sembler mes deux premiers défauts ;
L'orgueil de plaire est encore ma faiblesse ;
Ma gourmandise, est d'aimer les bravos.
J'en ai l'ENVIE !... un échec me démonte,
Vient LA COLÈRE alors, et j'en frémis !...
Quand au dernier si vous êtes gentils,
Vous en recevrez un à compte ;
Pour le septième, allons, soyez gentils,
Je vous en adresse un à-compte.

(Elle envoie un baiser dans la salle.)

F I N.